

Épreuve orale anticipée de français

Classe de 1^{ère} L

Lectures complémentaires

Séquence II

Le héros de roman face au combat

Objet d'étude

Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours

Étude d'un corpus

Texte A - Cervantès, *don Quichotte*, 1605

Texte B - Voltaire, *Candide*, 1759

Texte C - Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839

Texte D - Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869

Texte E - E. Hemingway, *L'adieu aux armes*, 1929

Texte F - Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

Travaux facultatifs possibles

Question sur le corpus (au choix)

Quelles sont les caractéristiques des héros de ce corpus ? (textes A, C, D, F)

Quelle vision du combat ce corpus offre-t-il ? (textes A, B, C, E, F)

Dissertation sur le héros de roman (entraînement)

Le romancier doit-il nécessairement faire de ses héros des êtres extraordinaires ?

Selon Émile Zola, « le premier homme qui passe est un héros suffisant ». Partagez-vous cette conception du héros de roman ?

Texte A - Miguel de Cervantès, Don Quichotte, 1605

Peu après avoir quitté son village en quête de Dulcinée, la princesse de ses rêves, don Quichotte s'arrête à une auberge, qu'il se figure être un château, afin d'y être adoubé chevalier. Tandis qu'il commence sa veillée d'armes à la tombée de la nuit, un muletier va donner de l'eau à ses bêtes. Pour ce faire, il ôte de l'auge les armes de don Quichotte, qui le blesse furieusement avec sa lance, non sans l'avoir mis en garde auparavant.

1 Peu de temps après, et sans savoir ce qui s'était passé, car le muletier gisait encore sans connaissance, un de ses camarades s'approcha dans la même intention d'abreuver ses mules. Mais, au moment où il enlevait les armes pour débarrasser l'auge, voilà que, sans dire mot et sans demander faveur à personne, don Quichotte
5 jette de nouveau son écu, lève de nouveau sa lance, et, sans la mettre en pièces, en fait plus de trois de la tête du second muletier, car il la lui fend en quatre. Tous les gens de la maison accoururent au bruit, et l'hôtelier parmi eux. En les voyant, don Quichotte embrassa son écu, et, mettant l'épée à la main, il s'écria :

 « Ô dame de beauté, aide et réconfort de mon cœur défaillant, voici le moment
10 de tourner les yeux de ta grandeur sur ce chevalier, ton esclave, que menace une si formidable aventure. »

 Ces mots lui rendirent tant d'assurance, que, si tous les muletiers du monde l'eussent assailli, il n'aurait pas reculé d'un pas. Les camarades des blessés, qui les virent en cet état, commencèrent à faire pleuvoir de loin des pierres sur don
15 Quichotte, lequel, du mieux qu'il pouvait, se couvrait avec son écu, et n'osait s'éloigner de l'auge, pour ne point abandonner ses armes. L'hôtelier criait qu'on le laissât tranquille, qu'il leur avait bien dit que c'était un fou, et qu'en qualité de fou il en sortirait quitte, les eût-il tués tous. De son côté, don Quichotte criait plus fort, les appelant traîtres et mécréants, et disant que le seigneur du château était un chevalier
20 félon et malappris, puisqu'il permettait qu'on traitât de cette manière les chevaliers errants.

 « Si j'avais reçu, ajoutait-il, l'ordre de chevalerie, je lui ferais bien voir qu'il est un traître ; mais de vous, impure et vile canaille, je ne fais aucun cas. Jetez, approchez, venez et attaquez-moi de tout votre pouvoir, et vous verrez quel prix emportera votre
25 folle audace. »

 Il disait cela d'un air si résolu et d'un ton si hautain, qu'il glaça d'effroi les assaillants, tellement que, cédant à la peur et aux remontrances de l'hôtelier, ils cessèrent de lui jeter des pierres. Alors don Quichotte laissa emporter les deux blessés, et se remit à la veillée des armes avec le même calme et la même gravité
30 qu'auparavant.

Texte B - Voltaire, *Candide*, 1759

En 1759, Voltaire publie Candide, un conte philosophique qui remet en cause la philosophie de l'optimisme de Leibniz au gré d'un récit plaisant et comique. Au début du conte, Candide est chassé du château de Thunder-ten-Tronckh et se retrouve, au chapitre 3, au beau milieu d'une bataille entre Bulgares et Abares¹.

1 Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes

5 environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum, chacun dans son

10 camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles,

15 éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des

20 Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde.

¹ Les Abares sont une peuplade d'origine mongole ; Voltaire désigne en réalité ici l'Autriche-Hongrie.

Texte C - Stendhal, La Chartreuse de Parme, 1839

Au début de ce qui est le dernier roman de Stendhal, le jeune Fabrice del Dongo, qui a grandi en Italie dans la période glorieuse des conquêtes napoléoniennes, s'enfuit de la maison familiale, en 1815, lorsqu'il apprend le retour de Napoléon en France. Il arrive à Waterloo l'après-midi même de la bataille.

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît
10 les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

 - Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de
15 ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

 - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

 - Pardi, c'est le maréchal !

20 - Quel maréchal?

 - Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

 Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

 Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une
25 terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un
30 cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui
35 faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

 A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

40 Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châains, je ne serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un héros.

Texte D - Flaubert, L'Éducation sentimentale, 1869

Frédéric Moreau, jeune homme plein de désirs et de velléités littéraires, artistiques et mondaines, a enfin obtenu un rendez-vous de la femme qu'il aime, Mme Arnoux. Il l'attendra en vain, pendant des heures, ce 22 février 1848, au beau milieu d'un Paris en pleine fièvre révolutionnaire.

1 Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hourras de triomphe
s'élevaient. Un remous continu faisait osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux
masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusant extrêmement. Les
blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais blessés, de vrais
5 morts. Il lui semblait assister à un spectacle.

Au milieu de la houle, par-dessus des têtes, on aperçut un vieillard en habit noir
sur un cheval blanc, à selle de velours. D'une main, il tenait un rameau vert, de l'autre
un papier, et les secouait avec obstination. Enfin, désespérant de se faire entendre, il
se retira.

10 La troupe de ligne avait disparu et les municipaux restaient seuls à défendre le
poste. Un flot d'intrépides se rua sur le perron ; ils s'abattirent, d'autres survinrent ; et
la porte, ébranlée sous des coups de barre de fer, retentissait ; les municipaux ne
cédaient pas. Mais une calèche bourrée de foin, et qui brûlait comme une torche
géante, fut traînée contre les murs. On apporta vite des fagots, de la paille, un baril
15 d'esprit-de-vin. Le feu monta le long des pierres ; l'édifice se mit à fumer partout
comme un solfatare ; et de larges flammes, au sommet, entre les balustres de la
terrasse, s'échappaient avec un bruit strident. Le premier étage du Palais-Royal
s'était peuplé de gardes nationaux. De toutes les fenêtres de la place, on tirait ; les
balles sifflaient ; l'eau de la fontaine crevée se mêlait avec le sang, faisait des flaques
20 par terre ; on glissait dans la boue sur des vêtements, des shakos, des armes ;
Frédéric sentit sous son pied quelque chose de mou ; c'était la main d'un sergent en
capote grise, couché la face dans le ruisseau. Des bandes nouvelles de peuple
arrivaient toujours, poussant les combattants sur le poste. La fusillade devenait plus
pressée. Les marchands de vins étaient ouverts ; on allait de temps à autre y fumer
25 une pipe, boire une chope, puis on retournait se battre. Un chien perdu hurlait. Cela
faisait rire.

Texte E - Ernest Hemingway, L'adieu aux armes, 1929

Dans ce roman dont le titre « A farewell to arms » signifie à la fois l'adieu aux armes et l'adieu aux bras (de l'être aimé), Hemingway met en scène un jeune Américain, Frederic Henry, ambulancier de la Croix-Rouge italienne en 1917. Frederic discute ici de la guerre et des vivres avec Gino, un soldat italien.

1 - [...] ils distribuent tout ce qu'ils peuvent aux bataillons de première ligne, et ceux de l'arrière se trouvent à court. Ils ont mangé toutes les pommes de terre autrichiennes et les châtaignes des bois. On devrait les nourrir mieux que ça. Nous sommes gros mangeurs. Je suis sûr qu'il y a beaucoup de vivres. C'est très
5 mauvais pour les soldats d'être à court de nourriture. Avez-vous jamais remarqué combien cela influe sur le moral ?

 - Oui, dis-je. Ça ne peut pas faire gagner une guerre, mais ça peut la faire perdre.

 - Ne parlons pas de perte. On n'en parle que trop. Les événements de cet été
10 ne peuvent pas s'être passés en vain.

 Je ne dis rien. J'ai toujours été embarrassé par les mots : sacré, glorieux, sacrifice et par l'expression « en vain ». Nous les avons entendus debout, parfois, sous la pluie, presque hors de la portée de l'ouïe, alors que seuls les mots criés nous parvenaient. Nous les avons lus sur les proclamations que les colleurs d'affiches
15 placardaient depuis longtemps sur d'autres proclamations. Je n'avais rien vu de sacré, et ce qu'on appelait glorieux n'avait pas de gloire, et les sacrifices ressemblaient aux abattoirs de Chicago avec cette différence que la viande ne servait qu'à être enterrée. Il y avait beaucoup de mots qu'on ne pouvait plus tolérer et, en fin de compte, seuls les noms des localités avaient conservé quelque dignité. Il en était
20 de même de certains numéros et de certaines dates. Avec les noms des localités c'était tout ce qui avait encore un semblant de signification. Les mots abstraits tels que gloire, honneur, courage ou sainteté étaient indécents, comparés aux noms concrets des villages, aux numéros des régiments, aux dates. Gino était patriote, aussi disait-il des choses qui parfois nous séparaient ; mais c'était un gentil garçon et
25 je comprenais son patriotisme. Il était né patriote. Il partit avec Pedruzzi dans l'auto pour rentrer à Gorizia.

Texte F - Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932

Bardamu, le personnage narrateur, se trouve engagé par surprise dans la guerre de 14 et y découvre l'horreur de la tuerie et de la conduite de la hiérarchie militaire à l'encontre des sans-grade qu'elle envoie à la mort. Ainsi, quelques lignes avant notre extrait, il s'exclame : « Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? »

1 Sous ce regard d'opprobre, le messenger vacillant se remit au « garde-à-vous », les petits doigts sur la couture du pantalon, comme il se doit dans ces cas-là. Il oscillait ainsi, raidi, sur le talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait de petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s'il voulait nous parler ou bien s'il pleurait. [...]

5 L'homme arriva tout de même à sortir de sa bouche quelque chose d'articulé.
 « Le maréchal des logis Barousse vient d'être tué, mon colonel, qu'il dit tout d'un trait.
 - Et alors ?
 - Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain sur la route des Étrapes, mon colonel !
 - Et alors ?

10 - Il a été éclaté par un obus !
 - Et alors, nom de Dieu !
 - Et voilà ! Mon colonel...
 - C'est tout ?
 - Oui, c'est tout, mon colonel.

15 - Et le pain ? » demanda le colonel.

Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.

20 Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par derrière. Ils avaient l'air de me quitter, et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

25 Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de suite ainsi : « C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil pour une boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l'air de servir à quelque chose la guerre ! J'en connaissais bien encore trois ou quatre dans le régiment, de sacrées ordures que j'aurais aidé bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.

30 Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours, mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace.
35 Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé. Tant pis pour lui ! S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé.

Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble.

Des obus éclataient encore à la droite et à la gauche de la scène.

40 J'ai quitté ces lieux sans insister, joliment heureux d'avoir un aussi beau prétexte pour foutre le camp. J'en chantonnais même un brin, en titubant, comme quand on a fini une bonne partie de canotage et qu'on a les jambes un peu drôles. « Un seul obus ! C'est vite arrangé les affaires tout de même, avec un seul obus », que je me disais. « Ah ! dis donc ! que je me répétais tout le temps. Ah ! dis donc !... »

Le personnage de roman en question

Personnages balzaciens

Balzac campe les personnages du Père Goriot au début du roman, après avoir décrit la pension Vauquer.

Quoique mademoiselle Victorine Taillefer eût une blancheur malade semblable à celle des jeunes filles attaquées de chlorose, et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvements et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies, fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvaient aux statuettes du moyen-âge. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtements, simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. Heureuse, elle eût été ravissante : le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. [...]

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle, dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement, il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

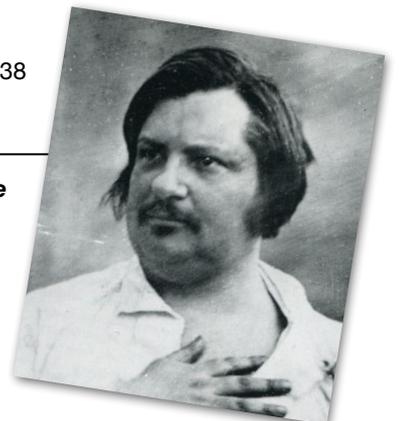
Le père Goriot, 1835

Dans Le Cabinet des Antiques, le personnage d'Émile Blondet évoque le salon de l'hôtel d'Esgrignon et les douairières qui le hantaient dans son enfance, et qu'il voyait de l'extérieur, comme prisonnières d'une « cage de verre ».

Quant à moi, disait Emile Blondet, si je veux rassembler mes souvenirs d'enfance, j'avouerai que le mot *Cabinet des Antiques* me faisait toujours rire [...]. L'hôtel d'Esgrignon donnait sur deux rues à l'angle desquelles elle était située, en sorte que le salon avait deux fenêtres sur l'une et deux fenêtres sur l'autre de ces rues, les plus passantes de la ville. [...] Sous ces vieux lambris, oripeaux d'un temps qui n'était plus, s'agitaient en première ligne huit ou dix douairières, les unes au chef branlant, les autres desséchées et noires comme des momies ; celles-ci roides, celles-là inclinées, toutes encaparaçonnées d'habits plus ou moins fantasques en opposition avec la mode ; des têtes poudrées à cheveux bouclés, des bonnets à coques, des dentelles rousses. Les peintures les plus bouffonnes ou les plus sérieuses n'ont jamais atteint à la poésie divagante de ces femmes, qui reviennent dans mes rêves et grimacent dans mes souvenirs aussitôt que je rencontre une vieille femme dont la figure ou la toilette me rappellent quelques-uns de leurs traits.

Le Cabinet des Antiques, 1838

*Dans l'avant-propos de La Comédie humaine, **Honoré de Balzac** (1799-1850) écrit qu'il entend faire « concurrence à l'état-civil ». Il explore toute la société française, conçoit ses personnages de prime abord comme des types et les ancre dans un milieu social précis, que révèle leur portrait.*



Le personnage, une « notion périmée » ?

Un personnage, tout le monde sait ce que le mot signifie. Ce n'est pas un *il* quelconque, anonyme et translucide, simple sujet de l'action exprimée par le verbe. Un personnage doit avoir un nom propre, double si possible : nom de famille et prénom. Il doit avoir des parents, une hérédité. Il doit avoir une profession. S'il a des biens, cela n'en vaudra que mieux. Enfin il doit posséder un « caractère », un visage qui le reflète, un passé qui a modelé celui-ci et celui-là. Son caractère dicte ses actions, le fait réagir de façon déterminée à chaque événement. Son caractère permet au lecteur de le juger, de l'aimer, de le haïr. C'est grâce à ce caractère qu'il léguera un jour son nom à un type humain, qui attendait, dirait-on, la consécration de ce baptême.

Car il faut à la fois que le personnage soit unique et qu'il se hausse à la hauteur d'une catégorie. Il lui faut assez de particularité pour demeurer irremplaçable, et assez de généralité pour devenir universel. [...]

Aucune des grandes œuvres contemporaines ne correspond en effet sur ce point aux normes de la critique. Combien de lecteurs se rappellent le nom du narrateur dans *La Nausée* ou dans *L'Étranger* ? Y a-t-il là des types humains ? Ne serait-ce pas au contraire la pire absurdité que de considérer ces livres comme des études de caractère ? Et *Le Voyage au bout de la nuit*, décrit-il un personnage ? Croit-on d'ailleurs que c'est par hasard que ces trois romans sont écrits à la première personne ? Beckett change le nom et la forme de son héros dans le cours d'un même récit. Faulkner donne exprès le même nom à deux personnes différentes. Quant au K. du *Château*, il se contente d'une initiale, il ne possède rien, il n'a pas de famille, pas de visage ; probablement même n'est-il pas du tout arpenteur.

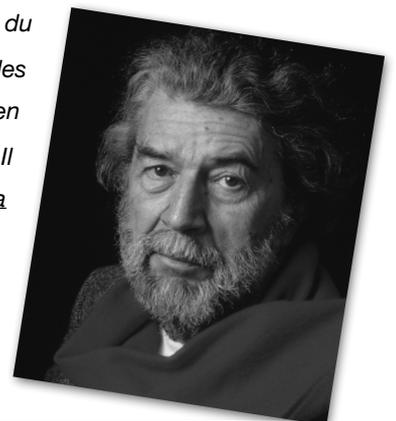
On pourrait multiplier les exemples. En fait, les créateurs de personnages, au sens traditionnel, ne réussissent plus à nous proposer que des fantoches auxquels eux-mêmes ont cessé de croire. Le roman de personnages appartient bel et bien au passé, il caractérise une époque : celle qui marqua l'apogée de l'individu.

[...] Avoir un nom, c'était très important sans doute au temps de la bourgeoisie balzacienne. C'était important, un caractère, d'autant plus important qu'il était davantage l'arme d'un corps-à-corps, l'espoir d'une réussite, l'exercice d'une domination. [...]

Notre monde, aujourd'hui, est moins sûr de lui-même, plus modeste peut-être puisqu'il a renoncé à la toute-puissance de la personne, mais plus ambitieux aussi puisqu'il regarde au-delà. Le culte exclusif de « l'humain » a fait place à une prise de conscience plus vaste, moins anthropocentriste. Le roman paraît chanceler, ayant perdu son meilleur soutien d'autrefois, le héros. S'il ne parvient pas à s'en remettre, c'est que sa vie était liée à celle d'une société maintenant révolue. S'il y parvient, au contraire, une nouvelle voie s'ouvre pour lui, avec la promesse de nouvelles découvertes.

Pour un nouveau roman (1963), extrait du chapitre : « Sur quelques notions périmées : le personnage »

Alain Robbe-Grillet (1922-2008) est le chef de file du *Nouveau Roman*, mouvement littéraire qui émerge dans les années 1950, et dont la principale caractéristique est la remise en cause des codes romanesques hérités du modèle balzacien. Il est l'auteur des romans suivants, entre autres : *Les Gommages*, *La Jalousie*, *Dans le labyrinthe*. Parmi les grands noms du *Nouveau Roman* figurent Nathalie Sarraute, Claude Simon ou encore Samuel Beckett. On rattache parfois Marguerite Duras à ce mouvement.

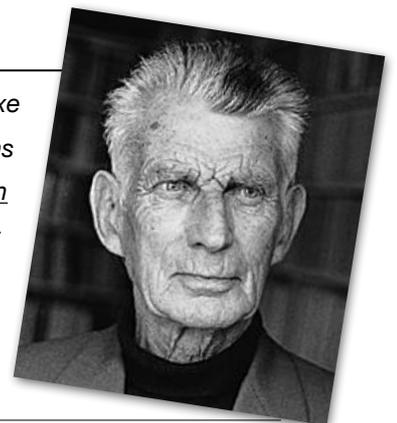


Beckett, incipit de Molloy

Je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. On m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé. Cet homme qui vient chaque semaine, c'est grâce à lui peut-être que je suis ici. Il dit que non. Il me donne un peu d'argent et enlève les feuilles. Tant de feuilles, tant d'argent. Oui, je travaille maintenant, un peu comme autrefois, seulement je ne sais plus travailler. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Moi je voudrais maintenant parler des choses qui me restent, faire mes adieux, finir de mourir. Ils ne veulent pas. Oui, ils sont plusieurs, paraît-il. Mais c'est toujours le même qui vient. Vous ferez ça plus tard, dit-il. Bon. Je n'ai plus beaucoup de volonté, voyez-vous. Quand il vient chercher les nouvelles feuilles il rapporte celles de la semaine précédente. Elles sont marquées de signes que je ne comprends pas. D'ailleurs je ne les relis pas. Quand je n'ai rien fait il ne me donne rien, il me gronde. Cependant je ne travaille pas pour l'argent. Pour quoi alors ? Je ne sais pas. Je ne sais pas grand'chose, franchement. La mort de ma mère, par exemple. Était-elle déjà morte à mon arrivée ? Ou n'est-elle morte que plus tard ? Je veux dire morte à enterrer. Je ne sais pas. Peut-être ne l'a-t-on pas enterrée encore. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui ai sa chambre. Je couche dans son lit. Je fais dans son vase. J'ai pris sa place. Je dois lui ressembler de plus en plus. Il ne me manque plus qu'un fils. J'en ai un quelque part peut-être. Mais je ne crois pas. Il serait vieux maintenant, presque autant que moi. C'était une petite boniche. Ce n'était pas le vrai amour. Le vrai amour était dans une autre. Vous allez voir. Voilà que j'ai encore oublié son nom. Il me semble quelquefois que j'ai même connu mon fils, que je me suis occupé de lui. Puis je me dis que c'est impossible. Il est impossible que j'ai pu m'occuper de quelqu'un. J'ai oublié l'orthographe aussi, et la moitié des mots. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Je veux bien.

Samuel Beckett, incipit de Molloy (1951)

Écrivain irlandais, **Samuel Beckett** (1906-1989) se fixe en France et en français, car il écrit « trop brillamment » dans sa langue natale. Célèbre pour son œuvre théâtrale, avec En attendant Godot, Fin de partie notamment, il est également l'auteur de plusieurs romans, qui s'inscrivent pour partie dans l'esthétique du Nouveau Roman.



Kundera : pour qu'un personnage soit « réussi »...

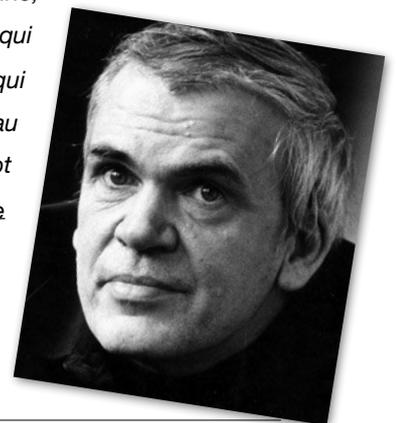
Les trois romans de Franz Kafka¹ sont trois variantes de la même situation : l'homme entre en conflit non pas avec un autre homme, mais avec un monde transformé en une immense administration. Dans le premier roman (écrit en 1912), l'homme s'appelle Karl Rossmann et le monde est l'Amérique. Dans le deuxième (1917), l'homme s'appelle Joseph K et le monde est un énorme tribunal qui l'accuse. Dans le troisième (1922), l'homme s'appelle K. et le monde est un village dominé par un château.

Si Kafka se détourne de la psychologie pour se concentrer sur l'examen d'une situation, cela ne veut pas dire que ses personnages ne sont pas psychologiquement convaincants, mais la problématique psychologique est passée au second plan : que K. ait eu une enfance heureuse ou triste, qu'il ait été le chouchou de sa maman ou élevé dans un orphelinat, qu'il ait derrière lui un grand amour ou non, cela ne changera rien ni à son destin ni à son comportement. C'est par ce renversement de la problématique, par cette façon d'interroger la vie humaine, par cette façon de concevoir l'identité de l'individu que Kafka se distingue non seulement de la littérature passée, mais aussi de ses grands contemporains Proust et Joyce.

[...] Pour qu'un personnage soit « vivant », « fort », artistiquement « réussi », il n'est pas nécessaire de fournir sur lui toutes les informations possibles ; il est inutile de faire croire qu'il est aussi réel que vous et moi ; pour qu'il soit fort et inoubliable, il suffit qu'il emplisse tout l'espace de la situation que le romancier a créée pour lui. Dans ce nouveau climat esthétique, le romancier se plaît même à rappeler de temps en temps que rien de ce qu'il raconte n'est réel, que tout est son invention, comme Fellini qui, à la fin de *E la nave va*, nous fait voir toutes les coulisses et tous les mécanismes de son théâtre des illusions ».

Le rideau, 2005

*Romancier tchèque, naturalisé français en 1981, Milan Kundera (1929) renoue avec une tradition romanesque antérieure à l'esthétique balzacienne, empreinte de dérision et fondée sur le principe de la polyphonie, qui remonte à *Don Quichotte*, à *Gargantua de Rabelais*, et qui comprend des œuvres telles que *Le roman comique* de Scarron au XVIIe siècle ou encore *Jacques le fataliste et son maître* de Diderot au XVIIIe siècle. Parmi ses romans : *L'insoutenable légèreté de l'être*, *La valse aux adieux*, *Le livre du rire et de l'oubli*.*



¹ Kundera fait référence à L'Amérique, au Procès et au Château.

 Les Frères Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrésiennes	<h2>Devoir sur table n°2</h2>
Date : Jeudi 12 novembre 2015	Durée de l'épreuve : 4h
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L
Matériel autorisé : Aucun	
Consignes particulières : Merci de laisser la première page de la première copie vierge, hormis les informations d'usage. Vous conserverez le sujet avec vous. Bon courage !	

Objet d'étude

Le personnage de roman du XVIIe siècle à nos jours

Corpus

Texte A - Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

Texte B - Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830

Texte C - Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869

Texte D - Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958

Question de synthèse sur le corpus

Comment le narrateur fait-il connaître les sentiments des personnages dans ces textes ?

Consacrez une heure maximum à cette question. Introduisez brièvement le corpus, développez votre réponse en deux ou trois paragraphes, concluez. Une page et demie à deux pages suffisent.

Commentaire au choix

Vous ferez le commentaire de l'un des deux textes suivants :

- Texte B, extrait de *Le Rouge et le Noir* de Stendhal.
- Texte C, extrait de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert.

Dissertation au choix

- Le héros de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?
- Les personnages de roman doivent-ils nécessairement être des personnages extraordinaires ?

Vous traiterez l'un de ces deux sujets en vous appuyant sur les textes du corpus, sur les œuvres étudiées en classe ainsi que sur vos lectures personnelles.

Texte A - Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, 1678

La princesse de Clèves est l'un des plus célèbres romans de l'âge classique. L'héroïne, Mme de Clèves, jeune femme vertueuse et très belle, est mariée depuis peu à M. de Clèves, un prince de renom plus âgé qu'elle. Elle rencontre M. de Nemours à l'occasion d'un bal donné à la cour pour les fiançailles de la fille du Roi Henri II.

1 Elle avait ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avait de mieux fait et de plus agréable à la cour ; et surtout Mme la Dauphine le lui avait dépeint d'une sorte, et lui en avait parlé tant de fois, qu'elle lui avait donné de la curiosité, et même de l'impatience de le voir.

5 Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisaient au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença, et comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait, et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et pendant qu'elle cherchait des
10 yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte, qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait
15 encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges.

Texte B - Stendhal, Le Rouge et le Noir, 1830

Dans ce roman qui se veut une « chronique de 1830 », autrement dit un récit attaché à la réalité historique et sociale d'une époque précise, celle de la Restauration, Julien Sorel, jeune homme modeste, timide, mais ambitieux, se présente chez Mme de Rênal pour être le précepteur de ses enfants.

1 Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise
5 bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la
10 main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce lui dit tout près de l'oreille :

– Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et frappé du regard si rempli de grâce de Mme de
15 Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

– Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder.
20 Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes, qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce
25 précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

– Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Texte C - Gustave Flaubert, L'Éducation sentimentale, 1869

Frédéric Moreau, jeune étudiant plein de désirs, de velléités¹ à la fois littéraires, artistiques et mondaines, rencontre Mme Arnoux sur un bateau allant de Paris à Nogent-sur-Seine.

1 Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis
5 plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle
10 était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

15 Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la
20 possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse², coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. « Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans
25 bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. » Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

30 Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau, Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

35 - Je vous remercie, monsieur.

Leurs yeux se rencontrèrent.

¹ Velléité : intention qui n'est pas suivie d'une décision ou d'un acte réel.

² Négresse : le terme n'est pas encore péjoratif.

Texte D - Julien Gracq, Un balcon en forêt, 1958

Un dimanche de novembre, l'aspirant² Grange rentre à pied à la maison forte³ qu'il commande dans la forêt des Ardennes, pendant la « drôle de guerre ».

1 Comme il levait les yeux [...], il aperçut à quelque distance devant lui, encore à
 demi-fondue dans le rideau de pluie, une silhouette qui trébuchait sur les cailloux entre
 les flaques. La silhouette était celle d'une petite fille enfouie dans une longue pèlerine
 à capuchon et chaussée de bottes de caoutchouc ; à la voir ainsi patauger avec
 5 hésitation entre les flaques, le dos un peu cassé comme si elle avait calé contre ses
 reins sous la pèlerine un sac de cuir, on pensait d'abord à une écolière en chemin vers
 sa maison, mais, de maisons, Grange savait qu'on n'en voyait pas à moins de deux
 lieues, et il se souvint tout coup que c'était dimanche ; il se mit à observer la petite
 silhouette avec plus d'attention. Il y avait dans sa démarche quelque chose qui
 10 l'intriguait ; sous le crépitement maintenant serré de l'averse dont elle semblait ne se
 soucier mie³, c'était à s'y méprendre celle même d'une gamine en chemin pour l'école
 buissonnière. Tantôt elle sautait une flaque à pieds joints, tantôt elle s'arrêtait au bord
 du chemin pour casser une branche - une seconde, elle se retournait à demi et
 semblait jeter sous le capuchon de sa pèlerine un coup d'œil en arrière, comme pour
 15 mesurer de combien Grange s'était rapproché, puis elle repartait à cloche-pied en
 poussant un caillou, et courait l'espace de quelques pas en faisant rejillir l'eau des
 flaques - une ou deux fois, malgré la distance, Grange crut discerner qu'elle sifflotait.
 La laie⁴ s'enfonçait peu à peu dans la pire solitude ; l'averse autour d'eux faisait frire la
 forêt à perte de vue. « C'est une fille de la pluie, pensa Grange en souriant malgré lui
 20 derrière son col trempé, une fadette⁵ - une petite sorcière de la forêt. » Il commença à
 ralentir le pas, malgré l'averse, il ne voulait pas la rejoindre trop vite - il avait peur que
 le bruit de son pas n'effarouchât ce manège gracieux, captivant, de jeune bête au bois.
 Maintenant qu'il s'était un peu rapproché, ce n'était plus tout à fait une petite fille :
 quand elle se mettait à courir, les hanches étaient presque d'une femme ; les
 25 mouvements du cou, extraordinairement juvéniles et vifs, étaient ceux d'un poulain
 échappé, mais il y passait par moments un fléchissement câlin qui parlait brusquement
 de tout autre chose, comme si la tête se souvenait toute seule de s'être déjà blottie sur
 l'épaule d'un homme. Grange se demandait, un peu piqué, si elle s'était vraiment
 aperçue qu'il marchait derrière elle : quelquefois elle s'arrêtait de côté sur le bord du
 30 chemin et partait d'un rire de bien-être, comme on en adresse à un compagnon de
 cordée qui monte derrière vous par un matin clair, puis, des minutes entières, elle
 semblait l'avoir oublié, reprenait son sautillerment de jeune bohémienne et de
 dénicheuse de nids - et tout à coup elle paraissait extraordinairement seule, à son
affaire, à la manière d'un chaton qui se détourne de vous pour un peloton de fil.

² Aspirant : grade d'un élève officier à la sortie de l'école militaire.

² Une maison forte est un petit bâtiment fortifié comme en ont édifié les Français en prévision de la guerre.

³ Mie : pas.

⁴ La laie : le sentier.

⁵ une fadette : une petite fée.

Séquence II - Devoir facultatif (à la maison, cf. page 4 du descriptif)

Commentaire de l'un des textes ci-dessous.

J.-M. G. Le Clézio, *Désert*, 1980

Désert est un roman construit en deux temps. La première partie se passe en Afrique au début du XX^e siècle, la seconde à Marseille de nos jours. Dans les premières pages du roman, Le Clézio peint un monde africain, celui des Touaregs, aux valeurs éloignées de celles du monde occidental.

1 Le ciel était sans limites, d'un bleu si dur qu'il brûlait la face. Plus loin encore, les hommes marchaient dans le réseau des dunes, dans un monde étranger.

5 Mais c'était leur vrai monde. Ce sable, ces pierres, ce ciel, ce soleil, ce silence, cette douleur, et non pas les villes de métal et de ciment, où l'on entendait le bruit des fontaines et des voix humaines. C'était ici, l'ordre vide du désert, où tout était possible, où l'on marchait sans ombre au bord de sa propre mort. Les hommes bleus avançaient sur la piste invisible, vers Smara, libres comme nul être au monde ne pouvait l'être. Autour d'eux, à perte de vue, c'étaient les crêtes mouvantes des dunes, les vagues de l'espace qu'on ne pouvait pas connaître. Les pieds nus des femmes et des enfants se posaient sur le sable, laissant une trace légère que le vent effaçait aussitôt. Au loin, les mirages flottaient entre terre et ciel, villes blanches, foires, caravanes de chameaux et d'ânes chargés de vivres, rêves affairés. Et les hommes étaient eux-mêmes semblables à des mirages, que la faim, la soif et la fatigue avaient fait naître sur la terre déserte.

15 Les routes étaient circulaires, elles conduisaient toujours au point de départ, traçant des cercles de plus en plus étroits autour de la Saguiet el Hamra¹. Mais c'était une route qui n'avait pas de fin, car elle était plus longue que la vie humaine.

20 Les hommes venaient de l'est, au-delà des montagnes de l'Adme Rieh, au-delà du Yetti, de Tabelbala. D'autres venaient du sud, de l'oasis d'el Haricha, du puits d'Abd el Malek. Ils avaient marché vers l'ouest, vers le nord, jusqu'aux rivages de la mer, ou bien à travers les grandes mines de sel de Teghaza. Ils étaient revenus, chargés de vivres et de munitions, jusqu'à la terre sainte, la grande vallée de la Saguiet el Hamra, sans savoir vers où ils allaient repartir. Ils avaient voyagé en regardant les chemins des étoiles, fuyant les vents de sable quand le ciel devient rouge et que les dunes commencent à bouger.

30 Les hommes, les femmes vivaient ainsi, en marchant, sans trouver de repos. Ils mouraient un jour, surpris par la lumière du soleil, frappés par une balle ennemie, ou bien rongés par la fièvre. Les femmes mettaient les enfants au monde, simplement accroupies dans l'ombre de la tente, soutenues par deux femmes, le ventre serré par la grande ceinture de toile. Dès la première minute de leur vie, les hommes appartenaient à l'étendue sans limites, au sable, aux chardons, aux serpents, aux rats, au vent surtout, car c'était leur véritable famille. Les petites filles aux cheveux cuivrés grandissaient, apprenaient les gestes sans fin de la vie. Elles n'avaient pas d'autre miroir que l'étendue fascinante des plaines de gypse², sous le ciel uni. Les garçons apprenaient à marcher, à parler, à chasser et à combattre, simplement pour apprendre à mourir sur le sable.

Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO, *Désert*, © Éditions Gallimard, 1980.

1 Victor HUGO, *Les Travailleurs de la mer*, 1866

Le héros Gilliatt va rechercher un navire « la Durande » qui s'est brisé sur un écueil appelé les Douvres. L'action se passe dans les îles anglo-normandes, près de Guernesey.

1 Gilliatt se déchaussa, sauta pieds nus sur le goémon¹, et amarra la panse à une pointe de rocher.

Puis il s'avança le plus loin qu'il put sur l'étroite corniche de granit, parvint sous la Durande, leva les yeux et la considéra.

5 La Durande était saisie, suspendue et comme ajustée entre les deux roches à vingt pieds environ au-dessus du flot. Il avait fallu pour la jeter là une furieuse violence de la mer.

[...]

10 Le navire, arraché aux vagues, avait été en quelque sorte déraciné de l'eau par l'ouragan. Le tourbillon de vent l'avait tordu, le tourbillon de mer l'avait retenu, et le bâtiment, ainsi pris en sens inverse par les deux mains de la tempête, s'était cassé comme une latte. L'arrière, avec la machine et les roues, enlevé hors de l'écume et chassé par toute la furie du cyclone dans le défilé des Douvres, y était entré jusqu'au maître-bau³, et était demeuré là.

15 Le coup de vent avait été bien assené ; pour enfoncer ce coin entre ces deux rochers, l'ouragan s'était fait massue. L'avant, emporté et roulé par la rafale, s'était disloqué sur les brisants.

La cale défoncée avait vidé dans la mer les bœufs noyés.

20 Un large morceau de la muraille de l'avant tenait encore à l'arrière et pendait aux porques⁴ du tambour de gauche par quelques attaches délabrées, faciles à briser d'un coup de hache.

On voyait çà et là dans les anfractuosités⁴ lointaines de l'écueil des poutres, des planches, des haillons de voiles, des tronçons de chaînes, toutes sortes de débris, tranquilles sur les rochers.

25 Gilliatt regardait avec attention la Durande. La quille faisait plafond au-dessus de sa tête.

L'horizon, où l'eau illimitée remuait à peine, était serein. Le soleil sortait superbement de cette vaste rondeur bleue.

30 De temps en temps une goutte d'eau se détachait de l'épave et tombait dans la mer.

Victor HUGO, *Les Travailleurs de la mer*, 1866.

1. Mélange d'algues.

2. Pièce de bois placée à la plus grande largeur du navire.

3. Pièce courbe qui renforce la structure du navire.

4. Creux, enfoncements irréguliers et sinueux.